

Tp 154 m/4

L'ANTHROPOLOGIE



EXTRAIT

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

tp

Bibliothèque Maison de l'Orient



073038



Tr 154m/4

MÉMOIRES ORIGINAUX

TÉMOIGNAGES ANTIQUES SUR L'ÉCRITURE MYCÉNIENNE

PAR

SALOMON REINACH

Une des découvertes les plus importantes des dernières années de ce siècle a été celle de deux systèmes d'écriture, l'un pictographique, l'autre linéaire, apparentés entre eux et avec le syllabaire chypriote, peut-être aussi avec l'hiéroglyphisme héthéen, mais différents de ceux de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Phénicie (1). Ces signes étaient en usage, dans le monde mycénien, quinze siècles avant l'ère chrétienne ; on peut d'ailleurs affirmer que leur origine remonte beaucoup plus haut. Signalés d'abord en 1880 par M. Stillman sur quelques blocs d'un très ancien édifice à Knossos en Crète (2), ils ont été retrouvés par M. Tsountas sur des poteries de Mycènes, de Ménidi et de Nauplic (3), par M. Flinders Petrie sur des tessons de Gurob et de Kahun en Égypte (4) et par M. Arthur Evans sur une nombreuse série de pierres et de poteries recueillies en Crète (5). Cette écriture n'a pas été non plus ignorée en Asie. Si l'on peut encore douter qu'elle se rencontre, à une phase primitive de son

(1) J'ai exposé l'ensemble de la découverte dans *L'Anthropologie*, 1894, p. 407 et dans les *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 464.
 (2) Cf. PERROT et CHUPIEZ, *Histoire de l'art*, t. VI, p. 459, 462.
 (3) Πρακτικά, 1889, p. 19; Δελτίον, 1892, p. 82.
 (4) *Journal of Hellenic Studies*, 1892-93, p. 149.
 (5) EVANS, *Cretan pictographs*, Londres, 1895. Voir aussi BURY, *A history of Greece*, Londres, 1900, p. 8.



évolution, sur les fusaïoles d'Hissarlik (1), il est certain que M. Bliss, en 1892, en a trouvé des spécimens sur les tessons de Tell el-Hesi en Syrie (Lachisch) (2). Tout récemment (avril 1900), au cours des fouilles qu'il a entreprises à Knossos, M. Evans a mis la main sur un dépôt considérable de tablettes, presque toutes fragmentées, qui sont couvertes d'inscriptions de ce genre; un facsimilé de la plus longue a déjà été publié dans l'*Athenaeum* de Londres (3), et nous le reproduisons ici (fig. 1). On peut donc dire aujourd'hui que l'hésitation n'est plus permise : non seulement la Grèce mycénienne, continentale et insulaire, a possédé un système propre d'écriture, mais elle en a fait, du moins en Crète, un usage fréquent et elle l'a propagé sur les deux continents voisins avec lesquelles elle entretenait des relations.

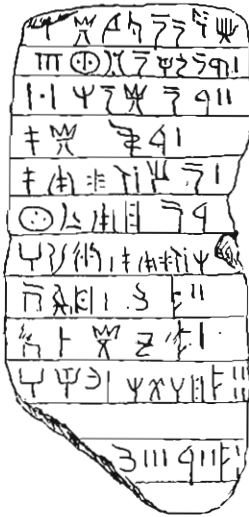


FIG. 1. — Tablette mycénienne découverte à Knossos.

En présence de cette révélation inattendue, on s'est naturellement demandé si les écrivains de l'ancienne Grèce n'avaient pas eu quelque connaissance de ce système graphique antérieur au leur. On a rappelé à ce propos, dès la découverte des fusaïoles troyennes, le passage de l'*Iliade* sur les signes funèbres, $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha\ \lambda\upsilon\gamma\rho\acute{\alpha}$, portés par Bellérophon en Lycie (4), et l'on n'a pas manqué d'y insister à nouveau lors des retentissantes publications de M. Evans. Mais il y a deux autres textes qui ne semblent pas être aussi connus et sur lesquels je demande la permission de dire ici quelques mots.

Le premier est de Diodore de Sicile (V, 74). Ce compilateur vient d'exposer, d'après des historiens évhéméristes, la légende de Zeus, roi de Crète, et les nombreux bienfaits dont lui est redevable le genre humain. Il ajoute : « Les Muses doivent à leur père (Zeus) la découverte des lettres et celle de la composition poétique. Quant à ceux qui attribuent l'invention des lettres aux Syriens et déclarent que les Phéniciens les reçurent d'eux pour les transmettre aux

(1) PERROT et CHIFFREZ, t. VI, p. 266; SAYCE, dans *Ilios*, éd. franç., p. 910. Burnouf, Gomperz et Haug avaient déjà cru reconnaître une écriture sur les fusaïoles troyennes.

(2) Voir *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 465.

(3) *The Athenaeum*, 19 mai 1900, p. 634.

(4) *Iliade*, VI, 169.

Grecs, c'est-à-dire aux compagnons de Cadmus qui vinrent en Europe (d'où le nom de *phéniciennes* donné aux lettres par les Grecs) (1), on leur répond que les Phéniciens n'en sont pas les inventeurs, mais qu'ils en ont seulement modifié l'aspect, que cette écriture modifiée est devenue celle de la plupart des hommes et qu'ainsi s'explique la désignation usitée chez les Grecs. » Πρὸς δὲ τοὺς λέγοντας ὅτι Σύροι μὲν εὐρεταὶ τῶν γραμμάτων εἰσὶ, παρὰ δὲ τούτων Φοίνικες μαθόντες τοῖς Ἕλλησι παραδεδώκασιν, οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μετὰ Κάδμου πλεύσαντες εἰς τὴν Εὐρώπην καὶ διὰ τοῦτο τοὺς Ἕλληνας τὰ γράμματα φοινίκεια προσαγορεύειν, φασὶ τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὐρεῖν, ἀλλὰ τοὺς τύπους τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μόνον καὶ τῇ γραφῇ ταύτῃ τοὺς πλείστους τῶν ἀνθρώπων χρῆσθαι καὶ διὰ τοῦτο τυχεῖν τῆς προειρημένης προσηγορίας. Évidemment, l'auteur — probablement crétois —, dont Diodore se fait ici l'écho, était très bien informé et son opinion reçoit une confirmation singulière des découvertes que nous avons rappelées. Elles nous montrent, en effet, que la Crète était le foyer d'une activité graphique considérable, comparable à celle des provinces égyptiennes et assyriennes, à une époque où rien de pareil ne se constate dans la Grèce continentale ; si, en effet, l'écriture avait été développée à Mycènes et à Tyrinthe, localités où les fouilles ont été poursuivies jusqu'au sol vierge, on y aurait trouvé autre chose que des signes isolés se rattachant au système d'écriture crétois. En outre, il est aujourd'hui très vraisemblable que l'alphabet phénicien dérive, du moins en partie, de l'écriture mycénienne, qui, d'après une hypothèse plausible, déjà indiquée par M. Evans, aurait été introduite par les Philistins — appelés Κρητες dans la Bible des Septante — sur la côte de Syrie, postérieurement à l'époque où les tablettes de Tell el-Amarna attestent que les cunéiformes assyriens étaient seuls usités dans ce pays (vers 1500 av. J.-C.). Ainsi, après dix-neuf siècles, nous revenons à l'opinion rapportée par Diodore et nous révoquons en doute, comme l'auteur qu'il a suivi, les droits de priorité des Phéniciens dans la création des alphabets dont les peuples civilisés se servent encore.

Le second texte est de Plutarque, en son traité sur le *Génie de Socrate* (v et vii). Déjà, en 1894, dans son beau mémoire sur les mystères d'Éléusis, M. P. Foucart l'a signalé à l'Académie, en ajoutant qu'on ne lui avait pas accordé l'attention qu'il mérite. C'est également mon sentiment. Mais je ne crois pas que M. Foucart ait

(1) Cf. HÉROD., V, 58.



tiré de ce curieux passage une conclusion légitime. Voyons d'abord les faits qu'il relate, en empruntant la paraphrase même de notre savant confrère (1) : « A l'époque où les Spartiates étaient les maîtres de la Béotie, Agésilas fit ouvrir, près d'Haliarte, le tombeau d'Alcmène, pour envoyer à Sparte les restes de la mère d'Hercule. D'après un Thébain qui assistait à ces fouilles avec tristesse et indignation, on y trouva un petit bracelet de bronze, deux amphores en terre cuite et une plaque de bronze sur laquelle étaient des lettres très anciennes, que nul ne put comprendre, mais qui ressemblaient à l'écriture égyptienne. Agésilas l'envoya au roi d'Égypte et le pria d'en demander l'explication aux prêtres. Le prophète de Memphis appelé Konouphis, après avoir recherché dans de vieux livres les caractères de toute sorte, déclara que c'était l'écriture en usage au temps du roi Protée. L'inscription de la tablette, suivant son interprétation, conseillait aux Grecs de célébrer une fête en l'honneur des Muses ; cela signifiait, ajoutait-il, qu'ils devaient s'adonner aux études des Muses et trancher les différends par la discussion plutôt que par les armes. »

« Nous laisserons de côté, poursuit M. Foucart, l'interprétation donnée par le prophète de Memphis ; mais le reste du récit n'a rien d'in vraisemblable. On ne sera pas surpris qu'Agésilas ait fait ouvrir le tombeau d'Alcmène ; les rois de Sparte étaient les descendants d'Hercule, et Hérodote a raconté quelles ruses les Lacédémoniens employèrent pour rentrer en possession des ossements d'Oreste. Quant au prétendu tombeau d'Alcmène, c'était une de ces sépultures de l'âge héroïque, faciles à reconnaître à leur forme, comme le trésor de Minyas, et protégées contre les violations par les souvenirs religieux qui s'y rattachaient. Y trouva-t-on réellement une plaque avec des lettres ? Plutarque est très affirmatif sur ce point et sa bonne foi ne peut être mise en doute ; d'autre part, le fait s'était passé au IV^e siècle en présence de témoins et il avait excité à Thèbes une vive émotion ; l'autour, qui est particulièrement curieux de ce qui touche les antiquités de la Béotie, put puiser à une bonne source les détails précis et circonstanciés de son récit. Les Grecs étaient en état de distinguer si les lettres étaient assyriennes, phéniciennes ou égyptiennes, sinon de les comprendre. *Il résulterait, en somme, de l'anecdote racontée par Plutarque, qu'au IV^e siècle on*

(1) FOUCCART, *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis*, Paris, 1895, p. 40.



trouva dans un tombeau antérieur à la guerre de Troie une tablette portant des caractères hiéroglyphiques. »

Il me semble que la conclusion à tirer de ce récit est tout opposée. Depuis l'époque de la guerre de Troie jusqu'à celle d'Agésilas, les systèmes d'hiéroglyphes égyptiens n'ont guère changé, puisque nous lisons ceux de l'une et l'autre époque avec une égale facilité ; si donc il s'était agi d'une inscription en hiéroglyphes, les prêtres de Memphis l'auraient déchiffrée couramment et point n'aurait été besoin d'en appeler au prophète Konouphis, qui « rechercha dans les vieux livres les caractères de toute sorte » et finit par déclarer, en offrant une traduction absurde, que c'était l'écriture en usage au temps du roi Protée — autant dire une écriture qu'il ne connaissait pas. Nous savons par Diodore (I, 62), que le roi, appelé Prôteus par les Grecs, était nommé Kétès par les Égyptiens (1) et qu'il vivait à l'époque de la guerre de Troie. Il est bien probable que la réponse des Égyptiens à Agésilas tenait compte de cette opinion des Grecs ; l'inscription illisible ayant été découverte dans une tombe de l'âge héroïque, le complaisant Konouphis, ou l'interprète grec dont il se servit, déclara qu'elle avait été écrite sous le règne du roi que les légendes helléniques plaçaient à cette époque, Protée ayant reçu Hélène des mains d'Hermès ou l'ayant enlevée à Paris pour la rendre ensuite à Ménélas (2). Alors même qu'il y aurait quelque fonds historique dans les contes que les Grecs faisaient sur Protée, tantôt « pasteur des troupeaux de Neptune, » tantôt fils de Poseidon et roi d'Égypte, on devrait en conclure que « l'écriture du temps du roi Protée » n'était pas une écriture égyptienne. Protée, en effet, d'après une tradition, serait un Thessalien qui résidait à Carpathos, entre Rhodes et la Crète (3) ; d'après d'autres, il aurait quitté l'Égypte pour s'établir en Thrace, où il aurait épousé Toroné (4). Si donc il faut voir en Protée ou Kétès autre chose qu'un personnage fabuleux, ce fils de Poseidon représenterait la pénétration, en Égypte, d'éléments égéens et mycéniens ; l'écriture « en usage au temps du roi Protée » et différente des hiéroglyphes serait celle que M. Flinders Petrie a découverte en Égypte même, à Kahun et à Gurob, c'est-à-dire le système graphique des Crétois.

(1) Il faut se garder de chercher dans ce nom celui des Κήτεροι et surtout de faire de Protée-Kétès un Hittite ; Κέτης est le phoque (κήτη = φώκι), Protée étant, suivant la légende, le gardien des phoques de Poseidon. Cf. O. MÜLLER, *Orchomenos*, p. 96.

(2) EURIPIDE, *Hélène*, 46 ; HÉRODOTE, II, 112, 118.

(3) VIRGILE, *Géorg.*, IV, 387, 390.

(4) Voir l'art. *Proteus* par CLESS dans la *Realenkyelop.* de PAULY.



Il semble que les dernières constatations de l'archéologie ne sont pas en faveur de l'hypothèse d'une domination égyptienne dans la mer Égée au temps de Minos (1). L'influence des Égéens sur l'Égypte est aujourd'hui plus apparente que celle de l'Égypte sur les Égéens. L'Archipel a pu, en certaines occasions, payer des tributs à l'Égypte, mais il n'a pas adopté la civilisation de ce pays. Chaque année augmente le nombre des arguments qui revendiquent l'indépendance de la civilisation égéenne à l'égard de celles de l'Égypte et de l'Assyrie, plus anciennes sans doute et plus avancées, mais douées d'une moindre force de résistance et d'expansion (2).

(1) FOUCART, *op. laud.*, p. 12 : « N'est-ce pas une hypothèse... n'ayant rien de choquant, que Minos a été un prince vassal de l'Égypte ? »

(2) Depuis que cet article est imprimé, M. Wolters a publié, dans l'*Archaeologischer Anzeiger* (1900, p. 141-151), un important article sur les fouilles de Knossos. A la page 144, il a réuni sept reproductions photographiques de tablettes, couvertes de caractères appartenant à la nouvelle écriture ; ce sont les premières images exactes qu'on en ait données.

MASSON et C^{ie}, Éditeurs, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

RÉDACTEURS EN CHEF

MM. BOULE — VERNEAU

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. D'ACY — BOULE — CARTAILHAC — COLLIGNON — DENIKER — HAMY
LALOY — MONTANO — M^{is} DE NADAILLAC — PIETTE
SALOMON REINACH — PRINCE ROLAND BONAPARTE — TOPINARD
VERNEAU — VOLKOV.

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

PRIX DU NUMÉRO : 5 FRANCS

L'*Anthropologie* paraît depuis janvier 1890.

A cette époque, les Directeurs de trois Revues également importantes et également estimées, les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, la *Revue d'Ethnographie* et la *Revue d'Anthropologie*, estimèrent que, pour éviter toute dispersion de forces, il y avait lieu de fusionner ces publications en une seule qui prendrait le titre de l'*Anthropologie*.

Depuis dix ans, le succès de cette entreprise n'a fait que s'affirmer. Nous avons eu la satisfaction de voir notre *Revue* pénétrer de plus en plus dans toutes les bibliothèques scientifiques; et non seulement les abonnés respectifs des anciennes revues nous sont restés fidèles, mais encore de nouvelles sympathies ont été acquises, particulièrement à

l'étranger, où l'*Anthropologie* a trouvé de nombreux lecteurs et où elle reçoit tous les jours de hautes marques d'estime.

Ce succès est dû non seulement à la valeur des mémoires originaux, mais encore au soin apporté par la Rédaction à la partie dite mouvement scientifique, où tous les mémoires parus en France et à l'Étranger sont analysés par des spécialistes autorisés. Tenir les lecteurs au courant des études chaque jour plus nombreuses et plus étendues devient une tâche de plus en plus considérable. Aussi tous les efforts ont-ils été faits pour résumer aussi fidèlement que possible les progrès journaliers des sciences anthropologiques et apporter tous les soins à assurer la publication régulière de ce recueil.

Chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'anthropologie proprement dite, l'ethnographie, la paléontologie humaine et l'archéologie préhistorique ;

2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger ;

3° Des comptes rendus des Sociétés savantes ;

4° Des nouvelles et correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions scientifiques.

L'*Anthropologie* est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations y sont nombreuses, comme il convient dans toute Revue d'Histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.